

98424

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquat, à toute époque au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

Les Amis du Libertaire

Réunion dimanche 7 novembre, au Restaurant Coopératif, 33, rue Guersant (Ternes). Les camarades sont invités.
Nous prions les camarades qui se sont rendus à la dernière convocation, de bien vouloir nous excuser, la réunion n'ayant pas eu lieu par la faute du permanent de la Maison des Syndiqués.

Elle rit !

Par un sentiment de délicatesse que tout le monde observa, depuis le commencement de la répression cléricale en Espagne, pas une allusion n'effleura la jeune reine Victoria, épouse d'Alphonse le Chourineur.

Au plus fort de la tempête, lorsque l'indignation universelle soufflait le Roi, sa mère et ses ministres, nul ne songeait à marquer de la même infamie la femme qui partage la couronne et le lit de l'assassin.

Mais les bas courtisans qui entendent, à tant la ligne, la réhabilitation d'Alphonse, n'usent pas de la même précaution. Les prisons regorgent encore de victimes parmi lesquelles se trouvent des vieillards, des femmes et des enfants ; les conseils de guerre fonctionnent encore avec la même activité que sous le sanguinaire Maura, et de nouvelles et terribles condamnations ont été prononcées au nom du nouveau ministère ; une femme a été condamnée à mort et attend anxieusement la décision suprême.

C'est le moment choisi par les adulateurs pour vanter aux français l'attitude et l'esprit du misérable et monstrueux macaque, dont les espagnols subissent encore le joug. Ils tombent bien.

Le Journal, qui publiait dernièrement, une intéressante et impartiale interview de Soledad Villafranca, s'éclabousse aujourd'hui de deux portraits d'Alphonse. Un seul ne suffisait pas. Comme pour écarter de ce sanguinaire guignol le châtiment qui le guette, on a mis chaque fois dans ses bras, un enfant dont l'innocence est destinée à lui servir de parapluie.

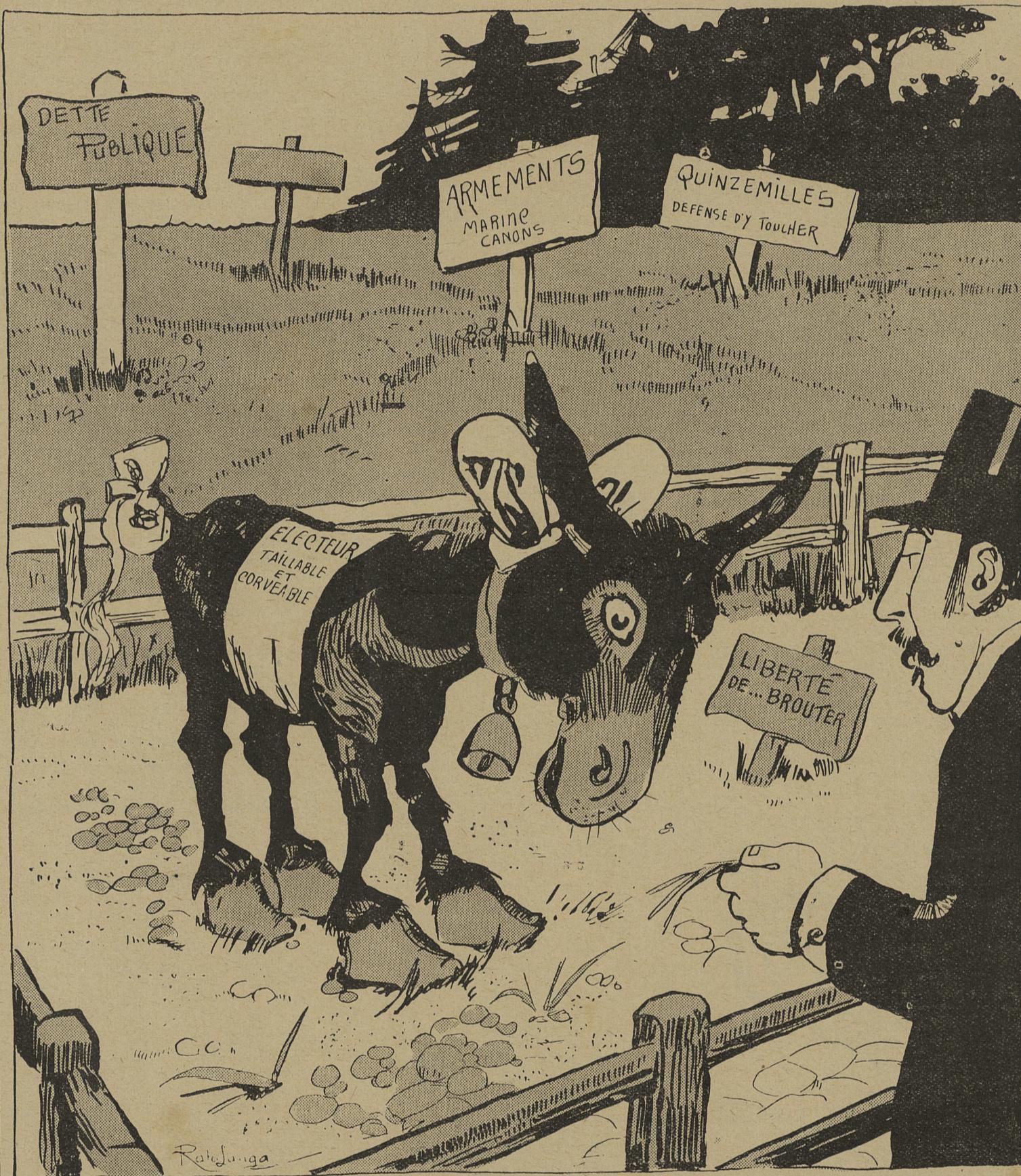
A le voir ainsi déguisé en bonne d'enfants, on ne se douterait jamais que cet affreux bonhomme s'est plongé jusqu'au cou dans le sang de ses malheureux sujets. Mais on ne nous donnera pas le change, et le reporter du Journal, M. de Maizièvre, a beau nous décrire l'élegance de ses bottes et de son uniforme bleu de ciel, orné de broderie rouge et verte. Alphonse XIII n'en est pas moins l'assassin de Ferrer.

C'est qu'il s'en défend bien, le misérable. « Je suis un monarque constitutionnel, si constitutionnel que je n'ai pas même l'initiative des droits de grâce. » Nous le saurons, à la fin, que Maura seul est coupable et que le Roi n'est qu'un pauvre innocent qui s'attriste de tout ce bruit fait autour de lui. Nous saurons également qu'il pardonne — le brave cœur — à la foule véhémentement qui me qua son nom d'**infamie**.

Quelle attitude piteuse et lamentable.

Si nous nous y laissions prendre, c'en serait fait de la liberté, peut-être de la vie de nos camarades. Qu'il ouvre d'abord les prisons ; ensuite nous serons peut-être prêts à nous apitoyer sur ses malheurs.

Pour se faire le porte-parole de cet assassin couronné, il fallait déjà que M. de Maizièvre fut doué d'un cœur solide. Le métier de journaliste a des exigences qui ne sont pas toujours ragoutantes. Mais où le correspondant du *Journal* fait preuve d'une philosophie peu commune, c'est lorsqu'il raconte comment il aperçut la reine Victoria et de quelle



LE CAPITALISTE. — Mon bon populo, voilà de quoi crever de faim.

politesse cette dame le gratifia. Le morceau mérite d'être lu. Il est à exposer :

« Dans l'encadrement des rideaux, cette fois, je vis la gracieuse silhouette, vêtue de mauve, d'une autre reine très blonde. Encore je saluai et la reine s'éloigna non sans qu'il me fût permis d'entendre — je suis ici pour tout dire sans basse flatterie — l'éclat d'un rire joyeux. Sans avoir aucune prétention à l'observation intense, il me sera bien permis de penser que cette gaieté simple de jeune souveraine doit être, en ce palais sévère, le rayon d'or qui illumine et fait resplendir les joyaux de la couronne d'Espagne. »

D'habitude, si l'on salue une dame et qu'elle éclate de rire à voire barbe, on peut prendre cette gaieté pour autre chose qu'un rayon d'or. Son accès joyeux indique tout simplement qu'elle se moque de vous. Mais M. de Maizièvre ne l'a pas vu ainsi.

Nous l'en félicitons. Car nous voyons dans ce rire plus qu'une impolitesse à l'égard d'un visiteur. Ce rire de femme heureuse, ce rire de reine qui égrène ses perles à travers le palais, quelques jours seulement après le crime, alors que la triste compagne du fusillé pleure encore l'ami disparu ; ce rire insultant qui fuse au moment où les familles catalanes, décimées par les arrestations et les fusillades désespèrent de se retrouver un jour au complet ; ce rire qui nargue les exiles et les prisonniers et qui les atteint

comme un suprême défi ; ce rire, M. de Maizièvre a été imprudent de le souligner.

Vous pouvez rire, puisque le cœur vous en dit, reine Victoria d'Espagne, mais vira bien qui rira le dernier.

Henri Duchmann.

CAMBACHIDZE EN LIBERTÉ

Nous avons le plaisir d'informer nos camarades que notre ami De Cambachidze, arrêté sur les indications de la police russe, a été remis en liberté dimanche matin.

Grande Soirée Artistique

organisée au profit de « La Ruche », de Ramboillet, samedi 6 novembre, à 8 h. 1/2, Salle des Sociétés Savantes, rue Danton.

PROGRAMME

Allocation de Mme SEVERINE sur : L'Educa-

Mlle Madeleine ROCH (de la Comédie-Française) ;

M. TESSIER (de l'Opéra) : la Jolie Fille de Perth (Bizet) ; Henri VIII (Saint-Saëns).

M. VAURS (de l'Opéra-Comique) : Arioso du Roi de Lahore (Massenet) ; le Voyageur (mélodie) (Schubert).

M. MEVISTO (directeur du Théâtre Mévisto) : Quand tu feras un gosse, les Mal tournés, le Gavroche et la Rose.

M. G. SAILLARD (du Théâtre Antoine) : le Grain de Blé (J. Richépin) ; la Fontaine de Pitié (H. Bataille) (A. Privas).

M. Xavier PRIVAS (Prince des Chansonnier) : Chanson des Heures, le Travail, Corse (à Toto) (A. Privas).

Mme Francine LOREE-PRIVAS : la Fille du Roi (chanson ancienne) ; Berceuse pour Totò (Fr. Lorée-Privas) ; la Première Culotte (Fr. Lorée-Privas).

Quelques mots de SEBASTIEN FAURE.

Prix des places : premières, 2 fr. ; deuxièmes, 1 fr. ; troisièmes, 0 fr. 50.

A LA MAISON DES SYNDIQUES

Un Goujat

La police n'est plus seule à interdire les réunions anarchistes. A la Maison des Syndiqués, de la rue Pouchet, un goujat, qui s'en dit le permanent, a troublé dimanche dernier, la réunion des Amis du « Libertaire », en émettant la prétention de chasser les auditeurs qui n'étaient pas syndiqués.

Il injuria grossièrement la seule femme présente. Mais son zèle maladroit ne fut pas couronné de succès, car les camarades déclarèrent ne vouloir quitter la salle, tous ensemble, syndiqués ou non, que sur l'intervention de la force armée : mouschards de Lépine ou dragons de Villeneuve-Saint-Georges.

Devant cette attitude qui l'étonna beaucoup — croyant sans doute parler à des suivreurs craintifs — ce triste échantillon du « prolétariat conscient et organisé », se montra plus tolérant. Il n'exigea plus la carte du syndicat, laissant entendre qu'une pièce de cent sous la remplacerait avantageusement.

A ce prix, un simple mastroquet offrit aux camarades une hospitalité beaucoup plus large, et ne fit subir à personne le malveillant interrogatoire que le permanent de la rue Pouchet prétendait imposer au groupe.

Le *Libertaire* tient à savoir si le Conseil d'Administration de la Maison des Syndiqués, approuve ou non la manière de son employé. Les camarades présents se tiennent à sa disposition.

Chacun à sa place

Nos camarades ont lu la protestation des proscrits espagnols, contre les socialistes, qui étaient chargés de répartir les fonds de secours.

Malalo, ici-même, disait que si on continuait à envoyer les fonds aux socialistes de Madrid, les anarchistes n'auraient aucun secours.

Le leader du parti socialiste espagnol, a expliqué par une lettre insérée dans *l'Humanité*, que si les fonds n'avaient pas encore été distribués, c'est qu'il faisait une enquête sur le nombre exact des victimes.

Voici traduit un passage du journal *El Socialista*, n° 1230, du 9 octobre :

« La souscription faite par le parti socialiste ainsi que les 5.000 pesetas envoyées par les socialistes allemands, toutes les sommes que nous enverra la solidarité socialiste et ouvrière, sont destinées aux victimes de la répression, sans distinction de croyance ni de parti en exceptant toutefois ceux qui auraient commis des actes déshonorants, l'équité, la justice veulent que les fonds soient répartis de cette manière, car nous ne voulons jamais être taxés d'égoïstes et d'injustes. »

Tout d'abord, ces socialistes semblent ignorer que les fonds sont recueillis pour toutes les victimes de la répression, tous les prisonniers, tous les proscrits.

Ensuite, nous voudrions savoir ce que les socialistes appellent « actes déshonorants », pendant la période révolutionnaire ?

Ils répondent eux-mêmes sur le même numéro de leur journal « officiel ». Le passage suivant a d'ailleurs été traduit par les soins de *l'Humanité*, numéro du 13 octobre, en disant qu'elle publie « ces quelques lignes dont on doit reconnaître l'importance » :

« Les ouvriers de Barcelone ont eu recours à la grève générale pour protester contre la guerre. Diverses circonstances dépendant de la conduite du gouvernement amènèrent certains hommes aux barricades. Et d'autres circonstances, dépendant aussi des procédés du gouvernement, et notamment de la conduite des clercs, amènèrent certains autres à brûler couverts ; mais ceux-là, malgré ce qu'on dit, n'ont ni tué ni saccagé. Ceux qui tuèrent et saccagèrent furent les voyous qui sont le produit même du régime social présent ; les voyous qui sont parfois favorisés par l'autorité elle-même. »

« Des politiciens bourgeois de toutes les nuances, de droite, du centre et de gauche ont condamné ce que ces travailleurs ont fait. Nous devons déclarer que nous ne les condamnons pas. Et nous le disons ainsi, afin que chacun reste à sa place. »

Voilà les actes déshonorants ! Avoir molesté quelques moines ; et nous qui regrettons qu'on ne les ait pas tous crévés pendant les quelques jours de révolte !

Quelle différence de sentiments avec cette mentalité socialiste. Ceux qui saccagèrent furent « des voyous favorisés par le gouvernement » ; aussi le gouvernement, pour les récompenser d'avoir bien saccagé, les a exilés, emprisonnés et fusillés.

Maintenant qu'ils sont sous la griffe des bourgeois espagnols, les socialistes font chorus avec la meute de ceux qui tremblèrent lors des troubles de Barcelone et ils font même plus que cela : ils détournent les fonds de secours qui sont destinés pour les prisonniers.

Ils font une besogne infecte d'indicateurs en donnant des secours aux uns et pas aux autres, car ils désignent ainsi à la répression, nos camarades anarchistes qui auraient voulu, non pas seulement brûler les couverts, mais brûler les « punaises » qui s'y trouvaient, et s'attaquer aussi aux bastilles de la finance et de l'autorité.

Et puis comment ces étranges socialistes peuvent-ils connaître ceux qui ont fait certains actes ou certains autres ? Est-ce que la douzaine de leurs adeptes à Barcelone s'occupait pendant l'insurrection d'espionner les insurgés ?

Ah oui, vous dites sur votre journal : « Chacun à sa place ». En effet, chacun à sa place. Vous êtes bien à votre place dans les milieux bourgeois, dans les Parlements, dans les autorités, dans tous ces milieux de corruption et de mensonge.

Mais là où vous n'êtes plus à votre place, c'est dans les rangs des révoltés catalans, et parmi les révolutionnaires internationaux.

Henry COMBES.

C'EST UN CRIME !

Chanson inédite de Xavier Privas

Entraver la pensée en frappant le penseur
Dont le but est d'atteindre un idéal sublime ;
Du prophète d'amour se faire l'opresseur.
C'est un crime !

Du défenseur du droit, de l'apôtre du beau,
Qu'un zèle généreux et fraternel anime,
Se faire le géolier, le juge et le bourreau.
C'est un crime !

Garrotter le lutteur qui veut briser le joug
Qui pèse sur son frère, et l'accable, et l'opprime,
Enchaîner le pasteur qui fait la chasse au loup.
C'est un crime !

Bâillonner le rêveur qui songe aux ans lointains
Où son geste clément et sa voix magnanime
Conduiront au bonheur la marche des humains.
C'est un crime !

Vous qui serez jugés par la postérité
Maîtres, que la démente entraîne vers l'abîme,
Répondez : « Haine et Mort » à qui vous dit « Bonté ! »
C'est un crime !

Xavier Privas



UN AVÉU.

C'est dans un conte publié par le Matin que l'on trouve cette phrase vraiment savoureuse : « En ces temps lointains, la police était seule chargée de découvrir les criminels. Les journalistes ne s'amusaient pas à lui apprendre son métier. »

Ce que l'auteur ne dit pas, c'est que le métier de policier n'est pas devenu plus honorable depuis que les journalistes s'en mêlent.

ILS ONT RAISON.

Les socialistes trouvent qu'on a trop parlé de Ferrer. « La chute du ministère Maura est une victoire assez grande, assez belle. Il faut la consolider en nous consacrant à... d'autres questions », dit la Lutte Sociale.

C'est une idée. Ferrer est mort. Il a même été enterré par les insurrectionnels et les socialistes, d'accord avec M. Briand. Si nous parlions de la représentation Proportionnelle, maintenant. Voilà qui est bien plus intéressant.

ON EN PARLE.

Hervé, lui-même s'y intéresse. Dans un article du Travailleur Socialiste de l'Yonne, il énumère les avantages et les inconvénients de la représentation proportionnelle. « Avec ou sans la R. P., dit-il en terminant, si les socialistes ne comptent que sur leurs bulletins de vote pour démolir le régime capitaliste et le remplacer par le régime socialiste, ils ont le temps d'attendre ! »

Certes, ça ne va pas les manifestations pacifiques encadrées d'hommes de confiance. Encore quelques-unes comme celle de l'autre dimanche et la société bourgeoise sera bien malade.

ENTRE EUX.

Le Socialisme n'est pas tendre pour le citoyen Breton, député unifié. « Breton, dit-il, a pris la parole et a montré une fois de plus qu'il n'intervenait que pour critiquer et salir le Parti auquel il appartient. »

Oh, le sale !

LE COUP DE PIED DE L'ANE.

Il ne suffisait pas à Ferrer d'avoir été arrêté par ceux qu'il voulait instruire, d'avoir été condamné par des officiers, d'avoir passé sa dernière nuit, sollicité par les jésuites, d'être mort bravement, fusillé par la soldatesque. Il ne lui a pas suffi d'avoir sa pensée travestie par tous les partis, de recevoir les flots d'injures de la réaction et d'avoir favorisé malgré lui la triste comédie de la manifestation socialiste. Il fallait encore qu'un anarchiste vint lui reprocher d'avoir « capté l'héritage d'une vieille hystérique ». Il s'est trouvé des types anarchistes pour composer cette phrase et un journal qui se couvre du pavillon anarchiste pour la publier.

Toute la lyre, quoi !

VRAL LE CONQUERANT.

L'abbé Vral annonce qu'il affrontera la candidature aux prochaines élections législatives.

Sa qualité de maître lui assure déjà la conquête du Paradis. Mais le brave curé n'hésite pas à conquérir les pouvoirs publics, d'abord.

POUR DES FLEURS.

Dans l'une de ses meilleures nouvelles, les Brigands Villiers de l'Isle-Adam mettent aux prises les bourgeois de deux communes voisines qui, se prenant réciproquement pour des bri-

Au pied de cette colonne brisée gisent pèle-mêle un trône renversé, des canons, des armes, un képi transpercé par un poignard, le Code déchiré, les fragments d'une croix, enfin la couronne royale et des chaînes brisées.

Dans nos écoles républicaines, un instituteur qui se permettrait pareil enseignement, serait vite mis à la porte et condamné à mourir de faim. Les écoles Ferrer étaient bonnes en Espagne, mais ne valent rien pour la France, n'est-ce pas, messieurs les bourgeois ?

L'œuvre de Ferrer

Sous ce titre, notre ami Jean Grave publie la note suivante :

En plusieurs localités s'est produite l'idée d'élever une statue à Ferrer. A Paris, entre autres, la Ligue des Droits de l'Homme vient de nommer un comité d'initiative.

Si notre ami pouvait être consulté, je crois que sa réponse serait que le meilleur monument à lui élever consistrait à continuer son œuvre d'éducation.

Malgré la réaction, il reste, en Espagne, quelques-unes de ses écoles. Les aider, rouvrir celles que l'on a fermées, ferait mieux, pour la mémoire de Ferrer, que n'importe quelle statue. Se trouvera-t-il un groupe d'individus pour prendre cette initiative ?

Inutile de dire que nous nous rallions absolument à cette idée, car il importe de conserver l'œuvre de Ferrer son caractère nettement anarchique.

UNE

Lettre d'Anselmo Lorenzo

J'ai reçu avec beaucoup de satisfaction dans mon exil de Teruel l'expression de vos sentiments concernant l'assassinat de Ferrer.

Avec le cœur blindé contre la douleur, et l'intelligence ouverte aux grandes idées de solidarité internationale et de réintégration de tous les habitants de la Terre dans le patrimoine universel, je méprise les tyrans, les privilégiés, les espoiteurs et les mystificateurs philosophiques, politiques et économiques, les usurpateurs en général de la richesse sociale et j'affirme ma solidarité avec le quatrième état qui lutte et même avec le cinquième état qui pourrait s'établir si les surhommes de l'anarchisme triomphent en se formant en une nouvelle aristocratie autoritaire. Que ceux qui gouvernent me poursuivent, m'emprisonnent, m'exilent et même me tuent, tout cela ne saurait m'impressionner. Comme ouvriers du mal, contre tous ceux qui n'obéissent pas, et principalement contre ceux qui s'émancipent de l'obéissance par la révolte, ils doivent laisser échapper leur colère. S'ils n'étaient pas aussi cruels, aussi hypocrites et aussi infâmes, notre idéal n'aurait pas de justification suffisante.

J'ai mis mes amours, mes peines, mes joies, tout ce qui m'affecte et m'intéresse personnellement, au hasard de la lutte contre les privilégiés, que j'ai entreprise dans ma jeunesse. Je ne me fâche pas, je ne proteste pas, je ne pardonne pas ; je cherche ma satisfaction, ma vengeance dans le triomphe de l'idéal. Je dirige tous mes efforts à précipiter la venue de ce bel idéal.

C'est ainsi que je crois honorer complètement la mémoire de Ferrer. C'est de cette manière que je voudrais que l'honorent tous ceux qui, aujourd'hui, oublient des travaux plus urgents et plus utiles, s'agitent pour ériger des statues et donner à quelques rues l'orthographe morte de son nom.

Ceux qui organisent les armées sont des bûcherons, assassins de l'humanité. La cause de toutes les injustices dont souffrent les hommes privilégiés ou déshérités se trouve dans la croyance en un être suprême et dans les relations établies entre ces hommes au moyen de la religion. Les militaires sont des hommes qui ont la passion du meurtre et du pillage ; ils jouissent par là d'un glorieux prestige.

Le drapé est un chiffon de différentes couleurs au bout d'un bâton, symbole de la tyrannie et de la misère.

Toute guerre faite sous prétexte de défendre l'honneur de la nation est un prétexte pour mieux la voler. Les soldats doivent se servir des armes contre ceux qui les leur ont données pour tuer. A la première déclaration de guerre, avant que le canon tonne, la grève du soldat doit être déclarée.

Tous les gouvernements d'Europe tuent, par simple plaisir, chaque mois, plus d'hommes qu'il n'y a d'étoiles au ciel.

La propriété a été constituée par la spoliation et le vol sous les dénominations : industrie et commerce.

Tous les maux, toutes les souffrances, toutes les injustices sont dus à cette chose stupide et brutale dénommée « patrie ».

Ces préceptes lapidaires étaient mis en images symboliques sur des tableaux, comme celui qui a été saisi à Valence, dans une de ses écoles et qui représente l'anarchie portant une torche d'une main et s'appuyant de l'autre sur une colonne brisée.

Nous répondons, nous, que rien n'est fini.

Barcelone est toujours en état de siège. Les prisons d'Espagne sont toujours pleines d'innocents, — ou de coupables dont le seul crime fut de se révolter contre une guerre inique.

Aucun de ceux qui cherchent ici un refuge contre l'oppression n'a encore osé regagner son pays.

Chaque jour les Conseils de guerre fonctionnent et condamnent.

Depuis que M. Moret est au pouvoir deux détenus ont été condamnés à mort, cinq à la détention perpétuelle, et quinze autres à des peines variant de deux à vingt ans de prison.

Sous Moret, comme sous Maura, l'Espagne Officielle continue de dénier la conscience européenne.

N'est-ce pas un défi que d'appeler au gouvernement de Barcelone le général Weyler, l'homme qui s'est acquis en Espagne une ineffaçable réputation de cruaute, le bourreau de Cuba, l'inventeur des camps de concentration, celui qui, après avoir dupé les républicains, fit chanter la monarchie et obtenu le portefeuille de la Guerre, noya dans le sang, en cette même ville de Barcelone, la grève pacifique de février 1902.

Convaincu comme au premier jour de la nécessité de sa tâche, le Comité reste debout.

Debout pour continuer de défendre ceux que poursuit la haine des réacteurs.

Debout pour répondre aux calomnies que la presse réactionnaire de tous les pays déverse sur Ferrer et sur les investigateurs de Catalogne.

Debout enfin — ne l'oubliions pas, car nous l'avons déclaré dès le premier jour — pour secouer les républicains et les socialistes espagnols, le jour peut être prochain où ils auront à jeter bas l'ignominieuse monarchie que plus rien, désormais, ne sauvera.

Notre action ne cesse pas. Elle entre dans une nouvelle phase.

Que nos amis de Paris, de la province et de l'étranger restent groupés ;

Qu'ils se tiennent en communication avec nous ;

Qu'ils continuent par tous les moyens l'agitation commencée ;

Qu'ils recueillent encore, sans se détourner, adhésions et souscriptions.

Surveillons les événements et tenons-nous prêts.

Vive la Solidarité des Peuples ! Vive l'Espagne libre !

Pour le Comité :

Le Bureau : Alfred Naquet, G.-A. Laisant, Charles Albert.

Adresser tout ce qui concerne le Comité au Secrétaire : Charles Albert, 15, rue du Parc-Montsouris, Paris.

Propagande Communiste

Quelles sont les causes principales qui font que le monde n'est pas heureux ? La misère et l'ignorance. Quels sont les remèdes ? Le communisme, l'instruction et l'éducation.

Par suite, il est donc de toute nécessité de fonder le plus possible de groupes d'études. Il ne doit pas y avoir d'endroits où il y a des libertaires qui n'ont un groupe où l'on cherche à éduquer intégralement les individus. De plus, il est également très important que dans les localités où les camarades sont assez nombreux (en s'unissant au besoin avec les socialistes, ceux du moins qui ont l'esprit assez large) ils fondent des écoles comme celles de S. Faure et de M. Vernet. Ce sera un des meilleurs moyens de venger Ferrer.

Mais malheureusement, tous ces moyens seront très longs à donner des résultats appréciables ; c'est pourquoi, sans négliger la question de l'instruction et de l'éducation, il est absolument indispensable de mener parallèlement une active propagande en faveur du Communisme. Il existe des groupes de propagande antireligieuse, antialcoolique, néo-malthusienne, etc. ; il n'en existe pas s'occupant spécialement de la propagande communiste, car on ne peut pas compter sur le parti socialiste unifié, qui est plutôt pour le collectivisme, ni même sur les syndicats qui s'occupent seulement du présent (augmentation des salaires, diminution des heures de travail). Je crois donc qu'il faut que tous les communistes, sans distinction d'écoles, s'unissent pour propager leurs idées (Conférences, affiches, brochures, journal, etc.).

Les camarades qui pensent qu'un journal s'occupant spécialement du communisme pourrait faire œuvre utile peuvent m'écrire, 5, rue de l'Est, à Boulogne-sur-Seine.

Henri Feré.

UNE RECTIFICATION

Le camarade Vincent Garcia, de Bordeaux, proteste contre la qualité de membre du Parti Socialiste Espagnol, portée sur les affiches du meeting.

« Depuis trente ans, dit-il, de luttes prolétariennes, jamais je n'ai appartenu au dit parti. Je suis membre de la Confédération Générale du Travail de Catalogne.

Cela servira de rectification pour avertir les camarades qui rédigent des affiches et envoient des notes aux journaux, sans prendre garde à la qualité exacte des intéressés. »

La Détenue!

Cette affaire, qui aurait dû émouvoir la classe ouvrière tout entière si, je ne sais quel vent d'indifférence ne semblait souffrir sur elle, a eu, en Cour d'Assises, le seul dénouement qu'on en pouvait attendre nonobstant l'optimisme induit de beaucoup de camarades ; en effet, malgré la sanction officielle que reçoivent chaque jour les actes les plus arbitraires, il en est encore qui croient qu'un article de Code, une loi votée, sont faits pour être appliqués.

Pour nous, qui n'avons pas cette foi robuste, il apparaît clairement qu'en exceptant de l'amnistie, un fait dont la connexité avec les événements de Draveil, ne pouvait être mise en doute, la Justice avait la ferme résolution de garder Branquet sous les verrous en dépit de nos protestations. La dernière séance de la Cour n'a été qu'une comédie de plus destinée à donner un semblant de légalité à cette odieuse décision. La Cour n'a même pas méconnu que la conexité existait et on a pu admirer la désinvolture de cette magistrature assise sur les votes du Parlement. On imagine dès lors assez bien ce qui se trame en l'âme fulgurante de cette majorité effrénée : le gouvernement acceptant l'amnistie, sa servilité coutumière lui commandant de la voter, en dépit de la haine féroce qu'ils nous ont vouée, mais cette dernière eût inévitablement emporté sans la certitude qu'une magistrature asservie rendrait leur geste inopérant.

La gifle que les députés reçoivent, de ce fait, n'atteint pas leur porte-monnaie ; elle leur est douce mais la seule chose qu'ils aient notion d'avoir réellement gagnée ; elle leur est aussi plus agréable que la libération d'un innocent. Car Branquet est innocent, ceux qui ont intérêt à le nier, seuls, le feront ; chaque manifestation voit se reproduire la même scène avec le même concours de circonstances, différentes, mais également aggravantes et constituant d'irréfutables preuves (le voilà bien le vrai concours Lépine !)

Les uns, comme Branquet, accusés d'avoir insulté les agents, attendent d'être solidement (!) maintenus par quatre ou cinq gaillards pour tirer un coup de feu, sans revolver ; d'autres comme della Torre, tirent avec un revolver qu'ils jettent à quinze mètres ; on y retrouve des balles d'un calibre différent. La preuve est faite néanmoins car on peut, parait-il envoyer un obus de 75 avec un fusil à pierre ; les experts nous l'affirment et après les affaires Dreyfus, ce n'est pas moi qui mettrai en doute leur affirmation.

Aujourd'hui, autre chanson, mais sur le même air : c'est Jacquot amnistié qu'on poursuit et la série n'est malheureusement pas close.

Il pourrait y avoir là un enseignement pratique pour nos enrages votards. On peut espérer des socialistes plein la Chambre, nous concoctant de bonnes lois, amassant réformes sur réformes, votant des amnisties, tout cela restera lettre morte, car gouvernements et possédants se mettront toujours en travers avec l'aide complice de la police et de la magistrature qui ont à cœur de combattre et sanctionner toutes les iniquités.

Et maintenant, camarades, aux urnes et pas d'abstentions !

Emile Czapek

BIBLIOGRAPHIE

La Vie ouvrière

Le deuxième numéro de la Vie Ouvrière, paru le 20 octobre, n'est pas moins intéressant que le premier.

Craies, qui avait examiné les dessous financiers de la guerre au Maroc, retrace cette fois l'insurrection de Barcelone, conséquence de la grève militaire des paysans et des ouvriers espagnols. A. Michaux donne ses impressions d'un séjour d'une semaine à Barcelone, au mois de septembre dernier.

Léon Clément étudie les essais d'éducation de l'enfance tenus dans les meilleurs ouvreries.

A noter encore des articles de E. Murmann sur l'attitude du Parti socialiste devant le ministère Briand ; de H. Normand, sur le dernier Congrès des Maîtres Imprimeurs ; de Tom Mann, sur l'évolution

QUESTION de VOIRIE

Paris, 1^{er} novembre 1909.
Mon cher Matha,

Tu m'écris pour me demander si j'ai lu la nouvelle saleté (on ne les compte plus) publiée par la feuille qui s'intitule prétentieusement l'Anarchie.

Considérant depuis longtemps cette feuille comme un égoït collecteur, réceptacle d'ordures et de mensonges éhontés, je m'abstiens très soigneusement de consacrer à son achat les quelques centimes qui, même jetés dans le ruisseau, seraient mieux affectés.

Entre l'anarchie, idéal générateur qui illumina l'esprit de penseurs superbes, suscita des dévouements héroïques, et le titre menteur sous lequel s'abritent un ramassis de vaniteux cabotins et de tâches calomniatrices, il n'y a rien de commun.

Lorsque, il y a quelques mois, je perdais mon père qui avait jeté sa vie et sa fortune dans les luttes pour la liberté, cette dont j'informai naturellement mes amis, sans d'ailleurs inviter aux obsèques, un des abjects drôles qui bavent anonymement dans l'Anarchie vint réclamer une saleté, après avoir écrit impudiquement : « On nous prie d'insérer... Inutile de dire que je n'avais adressé ni prière ni communication à ces voyous. »

Aujourd'hui, m'apprends-tu, c'est à propos de la mort de Ferrer que les rédacteurs de ce torchon recueillent pour leur usage personnel les ordures restées dans la hotte de la Libre Parole et du journal de Biétry.

Que veux-tu que je te dise ? J'ai autre chose à faire qu'à polémiquer avec des gens au-dessous de toute discussion. On ne peut que leur cracher son dégoût et passer.

Bien à toi,
Ch. MALATO.

En effet ! dimanche dernier, j'écrivis à Malato pour lui dire ma colère, après avoir lu l'article infâme inséré dans le numéro 238 du journal L'Anarchie, sous le titre : « Innocents ou coupables ? » et signé : Lux.

Dans ma lettre, je disais à mon ami Malato : Depuis quatre ou cinq ans que paraît ce journal, par une sorte de coquetterie indigne, je n'ai jamais voulu répondre aux méchancetés fielleuses, aux calomnies dont nous sommes abreuves, nous tous les militants de la première heure, sans autres raisons que le plaisir de salir, de ridiculiser, de discréditer ceux qui, toute leur vie, ont foncé tête baissée contre toutes les iniquités. Personne ne trouve grâce devant le trio, Armand, Lorulot, Mauricius, mais quant de leurs répugnantes personnalités le lâche insulteur, l'immonde calomniateur qui signe tantôt Lux, tantôt d'un autre pseudonyme.

Cette fois-ci, disais-je à Malato, la coupe est pleine, elle déborde ! Vraiment, il y aurait faiblesse coupable à se laisser ainsi submerger par ce flot trop grossier d'ignominie.

Et je recommandais à Malato de prendre la trique, de frapper à tour de bras sur la tourbe immonde ; de me prendre désor mais aucun ménagement ; que, d'avance, les yeux fermés, contrairement à mes habitudes, je contresignais tout ce qu'il écrivait dans le Libertaire et ailleurs contre ces crapules ; crapules au point de vue camaraderie, car on n'est pas le camarade de menteurs et de calomniateurs.

Malato préfère cracher son dégoût sur cette purulence — le trio Armand, Lorulot, Mauricius — et passer ! Il a peut-être raison ; nous avons mieux à faire que de polémiquer avec des gens qui, sous couvert d'anarchie, insultent, salissent, calomnient et bavent lâchement.

Cependant j'aime les situations nettes !

Je veux dire ce que je pense sur ce trio d'agisseurs, composé d'Armand, Lorulot, Mauricius : Armand, échappé de jesuitisme vomi par l'Armée du Salut, voulut fonder la partie « Anarchiste Chrétien », mais cela ne prenant pas il se déclara anarchiste pur, oh, combien ! tellement pur que, pourri de syphilis, à un camarade qui lui faisait remarquer qu'il serait mal de coucher avec une jeune femme qu'il convoitait et qu'il laissait ignorer de sa terrible maladie, il répondit : « La vérole, je l'ai, soit, mais de quel droit veux-tu me priver d'amour... J'ai le droit de mourir ; tant pis pour les femmes que je contaminé ! »

N'est-ce pas que c'est d'un pur ca ?

Lorulot, chassé autrefois par Libertad, à coups de bâtonnages, des bureaux de L'Anarchie, comme un malpropre, a fini, après la mort de celui-ci par des agissements de punaise, par s'insinuer jusqu'à la tête du journal. Des multitudes de jeunes camarades ont agi pour arriver à avoir un matériau d'imprimerie... petit à petit ; sournoisement, tous sont éliminés, mais Lorulot, comme Rodin, en rampant se hisse au sommet, et de là il haye sur tout ce qui est propre.

Mauricius. — La loque visqueuse, un abécès ambulant, blond fadaise, vaniteux, lâche et menteur. Mentant comme il respire par basculement, et il écrit dans L'Anarchie : « C'est nous qui avons épuré l'idée anarchiste, nous sommes les vestales qui entretiennent le feu sacré. »

Voilà en racourci les trois vestales de l'anarchie, Armand, Larulot, Mauricius.

Et derrière ce tas d'immondices se cache le putride crapaud que nous connaissons tous, nous les barbes grises, pour un infame calomniateur de camarades.

Aucun de nous ne s'est jamais défendu contre lui parce qu'il est obligé, dit-il, de se cacher. Mais c'est le chantage ça, et du plus méprisable.

Ce terrible agisseur — si terrible, voyez-vous, que certainement il ne doit pas être étranger aux tremblements de terre qui ont dévasté la Sicile et la Provence ces temps derniers, des fois on ne sait pas — ce terrible agisseur vit tranquillement sur de l'argent qui était destinée à une meilleure propagande que celle qui consiste à cracher son venin sur des camarades qu'il a inti-

mement connus, venant ainsi renforcer et alimenter le flot de boue des Drumont, des Cassagnac et autres.

C'est la première fois que je me laisse aller à l'expression de la colère provoquée par la calomnie à jet continue de la part de soi-disant camarades. Je veux batailler contre ceux qui nous opposent le principe d'autorité, quels qu'ils soient. Je veux, avec mes amis les anarchistes, instaurer un Etat social où le principe odieux d'autorité sera remplacé par le principe de Liberté. Je suis anarchiste. Mais je veux que l'on sache bien que je n'ai rien de commun avec la façon d'être anarchiste du trio Armand-Larulot-Mauricius... et l'autre inache et misérable insulteur.

A partir de maintenant, je défends de la manière la plus formelle, aux trois individus sus-cités plusieurs fois, de jamais mettre les pieds au Libertaire, sous quelque prétexte que ce soit. Moi y étant, je m'y opposerai par tous les moyens en mon pouvoir.

Je ne veux pas donner d'autres explications. Avec les menteurs et les calomniateurs on ne discute pas.

Et surtout pas d'équivoque ! Mon crachat s'adresse bien au tas d'ordures Armand-Lorulot-Mauricius, raison sociale de l'immonde crapaud qui toujours se cache. Je n'ai pas voulu indiquer d'autres camarades que ceux dont je cite les noms.

Louis Matha.

Je dois ajouter deux mots à ces lignes. Sous le prétexte de discuter un de mes articles, le même « Lux » me prend personnellement à partie, pour me reprocher ma race et laisser entendre que je vis surtout à devenir millionnaire.

Je plains les « anarchistes » qui perdent leur temps à écrire, à composer, à vendre et à lire de pareilles balivernes.

Qu'il me suffise de dire que ce brave d'écriteur peut se payer le « Lux » d'écrire même les plus rejoissantes améries. En effet, il est riche et sa générosité se mesure au nombre de lignes insérées par l'Anarchie.

Parce qu'il casque, les « camarades » qui perdent leur temps à écrire, à composer, à vendre et à lire de pareilles balivernes.

Il y a des camarades (terme consacré)

qui ne savent pas résister au plaisir de commettre une saleté dès que l'occasion s'en présente.

Pour donner du relief à leur pauvre petite personnalité noyée dans le flot des médiocres, ces grenouilles ignorées qui jaloussent l'importance des bœufs, sinon des vaches, se gonflent démesurément.

Lorulot, Armand, Mauricius et autres individus de même consistance, se retranchent derrière leur insaisissable bailler de fonds. Mais, à table, ils se partagent les restes, que celui qu'ils considèrent comme une bonne poire veut bien leur adresser. Voilà qui est bien anarchiste.

Maintenant l'éveil est donné, et le Caffier a « quitté la région dangereuse » pour se réfugier au sein de la police où il pourra vivre tranquillement, comme le Lhéritier de 1893, que les anarchistes ne reviennent jamais.

HENRI BEYLLÉ.

Les Mufles

Il y a des camarades (terme consacré) qui ne savent pas résister au plaisir de commettre une saleté dès que l'occasion s'en présente.

Pour donner du relief à leur pauvre petite personnalité noyée dans le flot des médiocres, ces grenouilles ignorées qui jaloussent l'importance des bœufs, sinon des vaches, se gonflent démesurément.

Leur sort orgueil, leur désir de se singulariser, l'appétit immoderé des geandours de mauvais aloi, font de ces mégalo-manes des individus dangereux et répugnantes : dangereux, parce qu'ils n'hésitent pas à jeter le discrédit sur un homme, sur une organisation et qu'il y a encore des bêtots pour les croire ; répugnantes, parce qu'ils n'ont même pas le courage de poser leur paraphe au-dessous des colonnes et des injures qu'ils impriment, tel le « Lux » de l'Anarchie du 28 octobre.

Tout ce qui est désintéressé, beau, propre, tout ce qui tranche sur leur fond de crasse et d'envie, tout ce qui est net, leur fait mal aux yeux et les gêne ; ce sont les amants du mystère qui se meuvent dans la pénombre. Nébuleux et sombres, étranges et inquiétants ils prennent des airs tragiques même quand ils vont faire pipi.

Ce sont des purs, des anarchistes, eux seuls trimballent l'idée vers les sommets immarcessibles du bonheur universel et c'est pour cela que tout ce qui n'émane d'eux, est vain, inutile et grotesque.

Dans cette catégorie de phénomènes je nomme Mauricius mérite de tenir une place importante ; celui-là pour paraître ne recule devant rien, tout lui est bon, il entasse mensonges sur mensonges. Il calomnie, il injurie, il déverse le trop-plein de son fiel sur les hommes et sur les choses avec une activité digne d'un meilleur emploi et avec une remarquable constance.

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

Pourtant, ne semble-t-il pas aux camarades qu'il serait de toute nécessité de voir d'un peu plus près et de se renseigner sur certains « anarchistes » dont la vie mystérieuse et la façon d'agir peut à chaque moment compromettre la sécurité et la liberté d'excellents militants ?

N'avons-nous pas le droit de savoir, de connaître, de vivre en un mot, avec ceux dont nous acceptons le concours, à qui nous divulguons nos travaux et propagons nos moyennes finance.

Pourtant, ne semble-t-il pas aux camarades qu'il serait de toute nécessité de voir d'un peu plus près et de se renseigner sur certains « anarchistes » dont la vie mystérieuse et la façon d'agir peut à chaque moment compromettre la sécurité et la liberté d'excellents militants ?

N'avons-nous pas le droit de savoir, de connaître, de vivre en un mot, avec ceux dont nous acceptons le concours, à qui nous divulguons nos travaux et propagons nos moyennes finance ?

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

On connaît les faits : l'arrestation des militaires Bernard, Constant et Descamps, sur une dénonciation faite à la police de Tourcoing.

Ce n'est pas la première fois — et ce ne sera pas la dernière — que nous trouvons sur nos pas d'ignobles individus prêts à exécuter toutes les besognes malpropres moyennant finance.

Pourtant, ne semble-t-il pas aux camarades qu'il serait de toute nécessité de voir d'un peu plus près et de se renseigner sur certains « anarchistes » dont la vie mystérieuse et la façon d'agir peut à chaque moment compromettre la sécurité et la liberté d'excellents militants ?

N'avons-nous pas le droit de savoir, de connaître, de vivre en un mot, avec ceux dont nous acceptons le concours, à qui nous divulguons nos travaux et propagons nos moyennes finance ?

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

On connaît les faits : l'arrestation des militaires Bernard, Constant et Descamps, sur une dénonciation faite à la police de Tourcoing.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

Il devient enfantin — et périlleux — sous le prétexte d'anarchie « pur jus », que nous acceptons d'emblée le premier copain venu, sans connaître ses relations, d'où il vient, ce qu'il fait et son genre de vie.

Ce que cela fasse hurler certains dilettanti ou quelques vantardises aux longs cheveux, nous nous en... moquons ! Notre droit c'est de savoir et connaître avec qui et pour quoi nous marchons...

